

Chère toi,

Pierre Popovic

Numéro 275, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Popovic, P. (2021). Chère toi., *Spirale*, (275), 10–13.

CHÈRE TOI,

Chère toi,

Depuis longtemps, quand ça ne veut pas, quand ça ne file pas, je tends le bras derrière moi, vers la gauche, vers ces deux étagères où il y a tes livres, à côté de ceux de Walter Benjamin. En cas de panne ou de déprime, sans regarder, j'en prends un. Je te confesse que je triche un peu. Parfois je le prends au hasard, mais le plus souvent, en tâtonnant sans regarder, me fiant au format et au glacé de la couverture que ma main connaît fort bien, je ramène à moi tes *Cybermigrances*. Un signet est là, infiniment fidèle, au garde-à-toi, toujours prêt, il signale la page 142. C'est là que commence le voyage d'une flâneuse d'un nouveau genre, une flâneuse qui a de la suite dans les idées, car elle prend « L'autobus 91. Montparnasse-Bastille, Paris ». Le trajet de ce bus commence près de chez toi, rue du Commandant Mouchotte, à côté de la gare Montparnasse. Il épouse le chemin des grands cortèges militants de jadis et de naguère, avec remontée finale vers le 17^e arrêt : Terminus. La Bastille. S'il y en a une qui sait que cette dernière est toujours à prendre et à reprendre, c'est toi. À chaque arrêt, un petit texte branche l'espace sur l'histoire, laquelle défile, émietée en traces de toutes sortes : noms d'arrêts de bus (Place du 18 juin 1940, Saint-Marcel Jeanne d'Arc, Ledru-Rollin), odonymes, affiches, bâtisses célèbres, monuments classés, bouts de vieilles chansons volées au temps. Urbaine congénitale, la flâneuse recueille les signes et les estampilles historiques déposés dans et sur la ville. Elle entretient une relation très personnelle, tour à tour intime, espiègle ou sérieuse, avec ce matériau, tant et si bien qu'elle dégage l'histoire de ses contraintes savantes et la délie de ses illusives promesses. Par exemple, elle descend du bus pour prendre le 91 suivant, car la tente le besoin « *irrésistible* » non de commémorer une victoire – ta critique des rituels de « *commémoration* » est radicale –, mais d'aller siroter un « *p'tit noir* » au café Le Soleil d'Austerlitz. C'est dans ce jeu complexe d'interférences, d'interventions sur ce déjà-là de la ville-texte, que se bâtit ce que tu appelles une « *mémoire culturelle* » et que s'élabore une subjectivité qui se constitue dans la diversité même des courants mémoriels qui la traversent, lesquels la remettent sans trêve en cause et en jeu. Le mouvement du bus est ainsi la métonymie d'un temps historique implexe qui n'a rien d'une suite de dates, d'une route bien droite, d'une ressaisie positiviste, rien d'un schème. L'assomption du sujet passe par des observations concrètes, par des distanciations joueuses et par un décalage final éblouissant. La flâneuse égrène des sensations immédiates, des *choses vues* à la Victor Hugo, des reconnaissances de lieux familiers, des retours sur image, des rappels tour à tour gazés ou précis de rencontres. Elle les mélange avec des souvenirs

La maison Robin
ne fait pas dans la
nostalgie. Son rythme
très étudié archive
une énergie de tous
les diables, dont le
rappel suffit à exiger
de prendre acte et
de recommencer
autrement.

1 – Groupe des « Francs-tireurs
et partisans – Main d'œuvre
immigrée », dirigé par Missak
Manouchian.

résurgents dont la demi-veille créée par le ronronnement, la lenteur et le mouvement répété du bus favorise le retour. Souvenir d'un jour précis à la librairie *Chez Tschann*, souvenir d'enfance (un vieux manège), de bistrotts (*Le Saint-Malo*, *Le Canon*), de films (*À bout de souffle* tourné rue Campagne-Première), de séances d'analyse qui avaient lieu tout près, de promenades (ton affection pour le verbe « déambuler »), de musiques (un orgue de barbarie), d'épisodes de la résistance juive (Dobra, militante de la M.O.I.¹), de commerces (un bureau de tabac là, autrefois), d'un mauvais soir de cuite à la vodka (lavage d'estomac à *La Pitié*). Le ton en tout cela est d'abord celui d'une insolite bienveillance lucide, accordée à cette ville qui te regarde et qui ne te connaîtrait plus si tu ne la tirais toi-même de ses oublis. Puis, il change au dernier arrêt, au dernier fragment, de même que la typographie. Voici que la littérature dégorge de l'histoire à sa façon, qu'elle la déplace, la dérive, la *déglangue*, comme tu aimais à dire. Le texte – c'en est tout un – soudain pavoise. Il ramasse à la volée des « *bribes, des fragments de conversations, de meetings, de réunions* » en sorte de faire sonner, résonner, trembler la « *rumeur [...] des grandes manifestations, des mots d'ordre, des chansons, [...], des banderoles* ». Cette rumeur, la flâneuse la connaît *du* – et non seulement *par* – cœur. Le ton se déporte dès lors vers la déclamation, vers le récitatif, puisque la coupe des slogans de revendication et la multiplicité bruyante des voix composent un chant collectif qui, s'il n'a jamais eu lieu comme tel, ressaisit pourtant bel et bien trente ou quarante ans d'histoire. Je ne puis citer ici ces trois pages enlevées, transcrites en petits caractères de manière à donner à comprendre qu'offert « *[s]ans ordre, ni logique, ni chronologique* », cet oratorio profane où les tessitures voisées ont remplacé l'orchestre loge dans un coin de nos mémoires un souvenir actif des grandes espérances, un souvenir « *tel qu'il brille à l'instant d'un péril* » (Benjamin). En voici un bref extrait : « *Avanti popolo alla riscosa, baniera rosa, baniera rosa. Avanti popolo alla riscosa, baniera rosa, triompherà. [...] Nos quarante heures. État-Patrons, même combat. L'État comprime et la loi triche. Debout les damnés de la terre. Il n'est pas de sauveur suprême. Vive le FLN. Libérez nos camarades. Barre – Barre – Baratin. Dix ans c'est assez. Il flotte. Il flotte, il bouge, c'est le drapeau des ouvriers. Étudiants, travailleurs, solidaires. [...] À bas la calotte. À bas la censure. Le pouvoir est dans la rue. [...] Ma blonde, entends-tu dans la plaine siffler les fabriques et les trains ? [etc.] [sic]* » J'invite tout un chacun à lire à voix haute cet hymne qui vire vite au blues, car je ne connais rien de mieux pour repartir en guerre. Ce blues, s'il porte au front la ride des *il était autrefois*, n'a rien de triste. La maison Robin ne fait pas dans la nostalgie. Son rythme très étudié archive une énergie de tous les diables, dont le rappel suffit à exiger de prendre acte et de recommencer autrement. L'excipit est clair et se donne en deux temps. Prendre acte ? Voici : « *Terminus. Tout le monde descend* », à la fois du bus et d'un moment des luttes sociales branché sur le grand récit marxiste et dominé par l'espérance révolutionnaire. Recommencer autrement ? Oui, changer de terrain, mais en gardant l'idéal de justice et la vigueur critique qui animaient l'autrefois, mais en n'omettant pas de ne pas oublier, c'est ce que dit exactement cette dernière phrase : « *À propos, ne pas oublier de prendre des places à l'Opéra pour La flûte enchantée.* » Cette œuvre est en effet pleine d'... à *propos*. Son écriture dite « fuguée », sa polyphonie et, surtout, la révolution dont elle parle – le chaos initial est transformé en règne de la sagesse et de la beauté – déposent en douce de petites résonances du chant final de « L'autobus 91 » dans l'opéra de Mozart.

Cette nouvelle vaut signature, car elle condense ta façon de lire le monde tel qu'il allait, tel qu'il va et même, quelquefois, tel qu'il ira (je songe par exemple à ton livre sur *Le mal de Paris* réclamant et anticipant le projet d'un « Grand Paris » dont on voit aujourd'hui les premières réalisations et décisions concrètes). Après des travaux où tu mets en pratique l'approche positive héritée de ta formation d'historienne (*La société française en 1789. Semur-en-Auxois*), tu élabores ta manière au beau milieu de ce qui a été souvent appelé « *l'effervescence théorique des années* [soixante et] *soixante-dix* ». Les sciences humaines se présentent alors comme un ensemble de disciplines nettement séparées, chacune traçant un sillon jalousement gardé. Ces frontières empêchent à tes yeux de rendre compte de la complexité des faits historiques ou sociaux examinés. Non seulement tu entends bien les ignorer et les traverser, ces frontières, mais tu observes en plus que les études qu'elles bornent comportent toutes des trous, des écarts, des chemins de traverse brièvement empruntés où se perçoivent du narratif, des reliefs d'imaginaire, du bougé, y compris dans les travaux les plus académiquement corsetés. Le conflit – parfois très violent – entre l'histoire et la linguistique domine alors tout l'espace critique. L'analyse que tu en donnes débouche sur ce double théorème : l'histoire se compromet quoi qu'elle en dise dans et avec la langue dont elle use, et la langue quoi qu'elle en ait est toujours déjà compromise dans et avec le moment historique qui l'abrite. L'analyse du discours est l'outil qui permet de traiter cette double compromission, mais tu comprends vite qu'elle risque elle aussi de connaître une manière de sclérose scolastique. C'est pourquoi tu invites à sa et à ta table la folle du logis, l'imagination, la littérature². Elle n'a jamais été absente de ta pensée et tient une grande place dans ton érudition colossale. Elle va bientôt squatter tes lectures de l'histoire, arrivant par la porte de la « mémoire culturelle » pour intégrer un domicile déjà occupé par la mémoire nationale, la mémoire savante et la mémoire collective, domicile auquel tu donnes le nom de « *roman mémoriel* » (1989). Deux cordes vont alors faire vibrer tes proses. La première est l'intégration du récit de vie, de la biographie, voire de l'autobiographie, tant dans tes propres fictions et essais historiques que dans l'étude d'œuvres d'écrivains thématissant les passés et les exils familiaux ou autres (Christa Wolf, Joseph Roth, Franz Kafka, Patrick Modiano). Entée sur le refus radical de tout repli sur soi, de tout monologisme, de toute régression vers l'originel (*Le deuil de l'origine*), de toute mystique collective et identitaire, la seconde est la mise en valeur de la diversité, du multiple, de l'hétérogène. La ville est par excellence leur terrain d'exercice, et tu écriras sur Paris, sur Montréal, sur Tokyo, New York, Londres, Buenos Aires, Los Angeles. Je ne te connais pas de texte vantant les joies de la vie rurale.

Plus tu avances, plus tu convoques les moyens de la littérature pour faire apparaître la pluralité intrinsèque de la vie sociale et la richesse des possibles que recèle telle ou telle conjoncture sociohistorique. Que ces derniers soient palpables ou présentement inaperçus, peu importe, l'écriture est là pour les rendre imaginables. Au nombre de ces moyens figure en bonne place l'énumération. Elle est du voyage dans « L'autobus 91 », elle abonde dans *La Québécoïte*, roman bakhtinien jouant de la multiplicité des voix, des lieux et des genres pour capter le plurilinguisme et la vitalité créatrice d'une ville, Montréal, à laquelle tu feras une grande déclaration d'amour à la fin de *Nous autres, les autres*, un essai polémique duquel tu espérais par ailleurs

2 – Et d'autres arts, y compris le cinéma, le cas échéant.

3 – Il y a ici une dette reconnue envers Georges Perec (*Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*) et il y aura plus tard un petit regret, celui de ne pas avoir écrit *Les années*, texte que publie Annie Ernaux en 2010.

que naîtrait un débat collectif. Si la pratique de l'énumération vise l'épuisement d'un état d'urbanité donné³, d'autres leviers scripturaux caractérisent toujours ta «*mise en texte*» (Duchet). Insertion de paradoxes et d'images pour combler les lézards et les ornières laissées en creux par les proses savantes, citation de concepts aussitôt déviés en dehors de leur extensibilité coutumière, pêche de séquences intertextuelles, interdiscursives, intermédiaires pratiquée sur la vaste mer de ton érudition, dissociation ou multiplication du sujet d'énonciation, retours autotéliques soudainement dévoyés par un saut dans la vie extérieure la plus concrète, saillies ironiques, calembours, ruptures rythmiques, etc. Un véritable atelier d'écriture à ciel ouvert.

Le nom de Duchet m'amène, pour clore, à la sociocritique. Tu avais été ravie de figurer parmi les quatre grands critiques (Marc Angenot, André Belleau, Gilles Marcotte et toi) que je réunis sous le nom de l'« École de Montréal ». De cette École procéda le Centre de recherche interuniversitaire en sociocritique des textes (CRIST). Tu en as été la marraine. C'est toi qui en prononças la « Conférence inaugurale », devant une salle comble, le 28 août 2008, avec pour titre : « Écrire la mégapole aujourd'hui ». C'est toi, et ce ne pouvait être que toi, tant il y avait dans tes écrits d'attention pour les altérités constitutives des textes littéraires (mais aussi des œuvres cinématographiques ou des organisations urbaines), tant tu attachais d'importance aux inventions, audaces, folies dont la littérature fait bombance, tant tu prêtais à la fiction la mission de donner à connaître ce que les savoirs positifs omettaient de prendre en compte, ayant des tas de données à fouetter, là où il aurait fallu tenir compte de la complexité des êtres et de leurs trajectoires sur cette terre. De cela, et de bien d'autres choses, nous avons parlé mille fois dans des conférences, des séminaires, des colloques, dans des échanges de courriels, mais aussi, mais surtout au cours de nombreux déjeuners (à Paris) et dîners (à Montréal). Nous y parlions de nos lectures du moment, de projets en cours, de publications à venir, de Catherine, notre prodigieuse amie commune, et de son dernier roman, du vieux film américain des années trente et de la dernière mise en scène de Mnouchkine où tu allais te précipiter, du cynisme obscène de Macron, de la polysémie du secret dans le dernier Modiano, sans négliger de rire follement, par exemple à la suite d'une comparaison sciemment oiseuse entre le temps perdu/retrouvé de Proust et la technique du contre-la-montre chez Jacques Anquetil. Aucune de ces rencontres n'a été banale, jamais. Pour un bon nombre de jeunes et moins jeunes chercheurs ou créateurs, tu as été, tu es et tu resteras une formidable inspiratrice. Pour tes amis et tes amies, qui sont parfois les mêmes, tu as été, tu es et tu resteras une femme libre, intelligente, joyeuse, combative, aussi gourmande de la chose intellectuelle que de la vie. Sur ces mots, je vais tendre le bras derrière moi, vers la gauche, vers ces deux étagères où il y a tes livres, à côté de ceux de Walter Benjamin...

À toi, Pierre.